

Anna a protégé un champ de menthe sauvage près de *La petite Pologne*.

Salué le Bois par de courtes promenades sécateur et même sorti quelques arbres morts pour dégourdir le bras fatigué de tenir la plume.

29 mai

11 heures

L'homme qui passe, me parle de notre Bois qui fut coupé à blanc il y a vingt, vingt-cinq ans. Ils ont laissé les Chênes et quelques grands arbres. Il regarde ma haie de Trembles en bordure du *Parc Élisabeth*, il dit :

“Ça ne vaut rien, le bois blanc ne vaut rien.

Il me montre les Frênes :

– Là, ça a de la valeur, vous auriez une centaine de Frênes comme celui-là (il me désigne *Maiakowski*), vous seriez riche !”

Il dit aussi que le Frêne ne pousse pas partout, qu’il y en a peu dans la région.

Il ne raisonne bien sûr qu’en termes d’exploitation, comme tous les gens d’ici, il y ajoute un rien de tendresse dans ses expressions. *L'homme qui passe* parle un merveilleux français avec un vocabulaire riche et recherché, les instituteurs de sa jeunesse l’ont bien éduqué, du temps où le certificat d’études donnait une formation de base complète. À coups de trique et de gifles, de coups de pied au cul.

L'homme qui passe s’en va puis revient vers moi.

“Quand chante le coucou, c’est qu’il fera beau demain.

Il regarde le paysage, tous ces champs.

– Avant, ce pays était couvert de forêts.

Il dit encore.

– Votre bois, si vous ne l’aviez pas acheté, les paysans l’auraient culbuté.”

Maintenant, il marche, ne travaille plus. Ne veut plus travailler. Il vit de sa pension, cela lui suffit et lui permet même de faire des économies.

“Pour envoyer à la famille en Pologne, à tous ces fainéants. Vous savez ce qu’ils ont fait du tracteur que je leur ai acheté?”

Je ne sais pas. Je ne le saurai jamais, puisqu’il change de sujet pour me parler de son instituteur qui lisant sa rédaction lui demandait :

“Qu’est-ce que tu as contre l’accord des participes Jacquinot?”

Il jette un œil vers moi, vers le Bois. Il a les yeux pleins de larmes. Il regarde le Noyer dans La Prairie et dit :

“Il a gelé. Il n’est pas mort, mais il a gelé.”

Un homme de constat.

Il ne se décide pas à partir. L’homme en bleu qui descend au village sur son tracteur pour faire ses courses. Je scrute son visage. Il devient sombre, les rides sur son front, les yeux ne pétillent plus. Il baisse les paupières. Je me tais. Nous restons en silence, face à face.

“Vous savez comment j’ai connu ma femme?”

– Non.

– À la gare de Troyes!

C’est lui qui me dévisage maintenant. Il se souvient.

“On manquait de femmes à cette époque dans les campagnes. On manquait aussi de bras dans les usines, dans les filatures, avant guerre. Des Polonais débarquaient par centaines pour se faire embaucher, de pauvres gens qui crevaient de faim dans

leur pays. Un copain m'a dit "viens à la gare, on va se trouver une femme! Les Polonaises sont de bonnes travailleuses, pas exigeantes, des solides!". Alors nous nous sommes retrouvés là-bas, sur un quai à attendre l'arrivée du train de Polonais. C'était comme au marché à bestiaux. Les représentants des filatures, les paysans. Fallait choisir, tout juste s'il ne regardait pas leur dentition comme le font les maquignons à la foire. Les types des usines choisissaient les plus gaillards parmi les hommes et les femmes, elle, heureusement était restée à l'écart, avec son fichu sur la tête, tenant sur son dos ses affaires pliées dans un drap, le regard perdu. Je l'ai vue, elle m'a vu. Je l'ai prise par la main. On s'est pas parlé dans la charrette tout au long du retour à la maison. Arrivés, elle a déposé ses affaires sur la table, n'a rien déballé. C'est là qu'elle m'a souri pour la première fois. Ma baraque était un vrai foutoir de célibataire. J'ai pris ses mains dans les miennes, je les ai embrassées timidement. Puis elle a pris un balai et commencé à faire le ménage. Deux mois après, quand elle a eu tous ses papiers, on s'est marié. Elle s'appelait Margorzata, je l'appelais Marguerite.

Voilà maintenant elle est morte, elle m'a quitté. Alors quand j'aide sa famille, là-bas, en Pologne, c'est par amour pour elle. Pour ne pas l'oublier."

30 mai

Travail à la maison, écrit deux scènes, donc peu sorti. Hier, remercié *L'allée Strindberg* avec quelques mètres carrés de mise au propre, quelques escapades aujourd'hui. Feu de branchages dans *La cerisaie*. Anna découvre de nouveaux jeunes Chênes dans le Verger.

3 juin

11 h 30

Pour un long week-end prolongé ici. Dans le Bois attaqué *L'allée Éluard* qui est maintenant nette et dans ce mouvement enfin libéré *Tchékbov* de son univers de ronces, *Tchékbov* et son Bouleau double.

Après quelques efforts, je pourrai, en passant par *Cocteau*, rejoindre le *Carré des châtaigniers*, mais plus tard. Le mieux sera de poursuivre *L'allée Strindberg* jusqu'au *Chemin Rousseau*. Mais déjà ce qui est fait donne au Bois allure et majesté.

L'autre nuit en rentrant de chez Georges et Koukou, après une fête avec les Lacarrière, nous avons rencontré sur le chemin un magnifique blaireau, intense émotion qui reste en nous deux jours plus tard.

4 juin

10 h 30

Nous retrouvons notre Pomponnette morte empoisonnée dans *La prairie*, à une vingtaine de mètres de la maison.

Empoisonnée par qui, par quoi ?

Une énorme tristesse nous envahit. Elle était toute de douceur et de délicatesse. Elle, la gardienne du Bois que je retrouvais la nuit dans le *Carré des châtaigniers* où Jean Renoir me faisait des confidences. Je l'ai enterrée dans le champ de menthe devant *La petite Pologne*. Malaise devant la mort qui semble rôder parfois autour de cette maison, de ces maisons. La mort des arbres, celle de ce petit Sapin que nous avons reçu à Noël et que je voulais refuser. Ne pas fuir la mort, la Voleuse. L'affronter. L'exorciser. Dans la nature vie et mort font bon

ménage. Un affrontement violent. Quand nous reviendrons, je penserai à notre petite chatte mystérieuse en mettant au net le *Carré des châtaigniers*.

La dernière fois que je l'ai vue, elle partait au Bois en passant par la fenêtre du bureau d'écriture. Joyeuse, vivante. Elle aimait aussi rester près de moi la nuit quand j'écrivais. En bonne chatte de travail. Voilà, nous sommes un peu plus seuls ici.

Ce matin rôdait encore ce bonhomme qui vient chaque année pour dire :

“J'habitais ici en 41 !”

Il n'est donc pas mort de tristesse foudroyante, celui-là !

Il me parle de loin, je ne m'approche pas de lui, je reste concentré sur mon râteau.

“Vous vous souvenez, j'étais là avec ma femme l'an dernier ! Mais oui le voleur de muguet et sa pisseuse de femme.

Je lui réponds.

– Je sais.

Il dit :

– Bon, je m'en vais.

Je dis sans le regarder :

– C'est ça.”

Il part enfin.

J'efface leur passé, je me fous de leur mémoire, de leur mère qui lavait le linge dans la mare. Ils sont laids et vulgaires, des fantômes, du bétail à cimetière, des corbeaux.

Pomponnette était fine et divine.

Nous aurons du mal à partir aujourd'hui. Comme nous aurons aussi le sentiment d'être soulagés en partant. Ici, l'angoisse nous

prend trop fort et notre champ de bataille n'est pas ici. Ici, ce n'est que mon champ de manœuvres, notre camp de base. Emporter avec soi le silence des arbres et l'âme de notre petite chatte de douceur et de tendresse, de liberté. Plus jamais nous la verrons sur le chemin, venant à notre rencontre quand nous arrivions après une longue absence, sachant toujours que nous allions revenir. Elle qui comprenait que le temps et la durée n'existent pas. Que le temps était cette mise bout à bout de nos instants de retrouvailles. Elle savait plein de choses, comme elle savait qu'elle n'était que de passage. À nous de continuer le chemin, celui qui est le nôtre provisoirement accompagnés par nos chats et de leur âme.

7 juin

Paris, nuit.

Pour repenser, recomposer le Bois. Mardi avant de partir, nettoyé de *L'allée Éluard* au *Carré des châtaigniers* en passant par *Cocteau*. Tout cela pour arriver par deux chemins nets et propres au centre du Bois. Là où Pomponnette aimait à me retrouver la nuit. Sorti encore quelques arbres coupés et retendu l'ensemble de la pelouse prairie. Dégagé au milieu du Verger un bouquet d'asperges sauvages qui était envahi de ronces, près d'un jeune Frêne que j'avais oublié.

19 juin

Paris, 0h05

Week-end des petites-filles réussi, je leur présente les espaces et elles viennent travailler avec moi. Nous avons aussi décidé quels nouveaux arbres il nous faudrait planter. Elles proposent,

un Marronnier, un Noyer, un Cerisier. Des fleurs aussi et surtout des tulipes, dit Lauren.

Je leur ai fait découvrir *La mare aux charmes* et le tombeau de Pomponnette. La maison des hérissons. *La petite Pologne*, le jardin de Maïa et de Léo, le nid d'asperges.

Petit bémol, elles me disent en parlant de la maison et du territoire.

“Tout cela est à nous!

– À vous?

– Oui, quand tu seras mort ce sera à nous!

– Vous qui?

– Notre héritage!

– Qui vous a parlé de cela?

– Maman.

Je ne sais quoi répondre devant leur obstination.

Je leur demande:

– Combien ai-je d'enfants?

– Trois.

– Combien de petits-enfants?

Elles comptent sur leurs doigts.

– Cinq.

– Alors?

– Alors c'est à nous!

– Vous cinq?

– Non à nous deux, c'est Maman qui le dit.

Je les laisse pérorer. Je ne leur montrerai plus rien.

Je réponds bêtement.

– Je vendrai tout bientôt, ne vous inquiétez pas, ce qui doit être à vous, c'est le souvenir de ces lieux. Pas la possession”.